

défendu de se présenter chez lui sans argent. Que faire... elle succombe sous le besoin !... Alors Léon prit une résolution désespérée. "Mendie !" se dit-il, en enfouant sa main sous son habit déchiré comme pour comprimer les dernières révoltes de son cœur, "mendie, orgueilleux, mendie !" et marchant au travers des rues, il arriva dans une place éclairée, où, sans avoir la conscience de ce qu'il faisait, il suivit un homme dont la toilette annonçait l'élégance, puis murmura tout bas derrière lui : "Monsieur, ma femme meurt de faim... ayez pitié de moi, donnez-moi quelques sous... je vous en prie !" Le monsieur se retourna : "Vous mourez de faim ?" demanda-t-il avec un demi-sourire. "Eh ! mon ami, c'est de soif qu'il faudrait dire peut-être !" Mais le réverbère éclairait en ce moment la pâle figure de Léon, et une si horrible souffrance s'y peignait, que le monsieur balbutia : "pardon," fouilla dans sa poche, en tira une pièce de vingt sous et la remit à Léon. "Du bouillon, du bouillon !" s'écria celui-ci, sans songer à remercier. Dans le trouble de son âme, il s'était beaucoup écarté de sa pauvre demeure, il y rentra, portant avec précaution une tasse de bouillon.

— "Léon ! dit Marie en le voyant, tu m'avais abandonné !" Ses yeux brillaient d'un éclat effrayant ; puis apercevant la tasse : "A manger !" s'écria-t-elle avec une expression de joie qui déchira son mari. "Oh ! j'ai faim, j'ai faim, donne-moi donc à manger... vite !" Elle saisit la tasse que Léon soutenait ; mais après quelques efforts, elle retomba sur son oreiller, en murmurant faiblement : "Je ne peux pas, mon ami... cela s'arrête là..."

Léon n'avait plus la force de parler. Par moments l'excitation de Marie redoublait ; alors c'étaient tantôt des prières ferventes, tantôt des mots sans suite ; par moments la faiblesse surmontait la fièvre, et Marie, épuisée, restait immobile, la tête rejetée en arrière sur son oreiller ; mais quand, dans ses rêveries, elle parlait de sa mère ; lorsque, se croyant de retour à Sauve-terre, elle s'adressait à chacun des membres de sa famille, que de sa voix douce elle disait à Léon : "Vois-tu, mon ami, combien nous sommes heureux, combien Dieu nous a bénis ! Vois-tu notre jolie chambre, vois-tu notre petite fille, comme elle a l'air content ; elle comprend qu'elle est chez elle !..." oh ! Léon à ces mots sentait son cœur se briser. "Malheureux !" disait-il, "c'est toi qui l'as tuée, c'est toi !" Il tombait à genoux, frappait de son front les carreaux, puis se relevant comme un désespéré : "Mais n'y aura-t-il pas," s'écriait-il, "n'y aura-t-il pas une âme assez compatissante pour nous arracher à la mort ?"

Dans cet instant, le souvenir de la lettre que lui avait remis le pieux M. Dubois, revint tout à coup à sa mémoire. Il regarda cette idée comme un signe de la pitié de Dieu, et c'en était un en effet.

Cette lettre si méprisée, cette lettre que jadis il ne voulait pas porter à son adresse, cette lettre devenait maintenant son unique espoir. "Oh ! où est-elle ?" balbutia-t-il en la cherchant, "j'irai ; les personnes auxquelles me recommandait M. Dubois sont charitables, elles sont chrétiennes ; je leur dirai : Venez, sauvez-la, sauvez-moi ! Je leur raconterai mes fautes, j'accepterai leurs remontrances, je me mettrai à tout ; elles seront miséricordieuses. Oh ! oui, elles le seront ; elles soigneront ce pauvre ange, elles le rendront à la santé, elles lui feront revoir sa mère !" A cette pensée, une dernière convulsion d'amour-propre agita le cœur de Léon, mais, avec la grâce de Dieu, il refoula ce mouvement, et répéta d'une voix plus forte : "Oui, elles lui feront revoir sa mère ! et moi aussi je retournerai à Sauve-terre... ne fût-ce que pour y servir d'exemple à tous les orgueilleux qui abandonnent la simple carrière que Dieu leur a faite, pour courir après les fantômes de leur ambition !"

Cette lettre si désirée, Léon la trouva ; il la trouva au fond d'un petit carton plein de vieux papiers. Il la tint un instant pressée contre lui, puis il l'éleva dans ses deux mains, comme pour remercier le Seigneur, comme pour le prendre à témoin de ses résolutions.

La nuit était avancée, et le lendemain seulement, Léon

put quitter Marie, un peu plus calme, pour aller frapper à la porte des amis de M. Dubois.

(La fin à un prochain numéro.)

## LE SEMEUR CANADIEN.

NAPIERVILLE, 24 JUILLET 1851.

— Nous publierons dans notre prochain numéro un article intéressant sur les *Reliques, des Pensées et Maximes chrétiennes*, et un *Appel à la conscience*, que nous ont fournis quelques-uns de nos collaborateurs.

### Restauration des Pensées de Pascal.

PENSÉES, FRAGMENTS ET LETTRES DE PASCAL, publiés pour la première fois conformément aux manuscrits originaux en grande partie inédits, par M. P. FAUGÈRE. 2 vol. in-80.

Le livre dont nous venons de transcrire le titre, paru en France, il y a environ sept ans ; mais il est probable qu'il n'est connu que d'un bien petit nombre de nos lecteurs : aussi pensons-nous qu'il ne sera pas sans intérêt pour eux d'en avoir aujourd'hui un compte-rendu. C'est surtout en vue des Canadiens, qui s'occupent de bonne littérature et qui aiment à se tenir au courant de tout ce qui s'y rapporte, que nous donnons cet article.

Il était vaguement connu depuis assez longtemps que le public ne possédait pas les *Pensées* de Pascal dans leur intégrité ; mais c'est à M. Cousin, le philosophe, qu'est dû l'honneur d'avoir donné à ce fait toute la notoriété qu'il méritait. Appelé, il y a environ huit ans, à faire un travail philologique sur cet ouvrage immortel, il dut en consulter les manuscrits, conservés à l'ancienne Bibliothèque du roi, à Paris ; c'est alors que, frappé des nombreuses différences qu'il trouva entre l'original et le texte imprimé, il publia son *Mémoire sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal*.

Dès lors, les éditions existantes des *Pensées* se trouvèrent frappées d'un grand discrédit. Le lecteur de Pascal regarda sans doute d'un œil triste le livre qu'il avait l'habitude de considérer comme l'expression fidèle de ses pensées. Il dut se dire le chagrin dans le cœur : Je n'ai donc pas Pascal ; il est à la Bibliothèque du roi ; mais, qui me le restituera ? Car, après les mutilations que M. Cousin avait signalées, on était grandement embarrassé, ne pouvait distinguer le langage de ce grand homme de celui que lui avaient prêté ses éditeurs.

Ainsi donc, quelles que fussent les déficiences des éditions jusqu'alors connues, fussent-elles graves ou de peu d'importance, une édition nouvelle des *Pensées*, faite d'après les manuscrits, était de rigueur ; car personne n'était disposé à laisser tomber dans l'oubli un ouvrage tel que celui-là.

Il faut dire, en outre, que M. Cousin avait émis sur l'auteur des Provinciales des idées, qui contrastaient singulièrement avec ce qui était généralement reçu au sujet de cet illustre écrivain. En effet, selon lui, ce n'était pas un philosophe chrétien, un croyant fervent qu'il fallait voir dans notre auteur, mais un sceptique et même un sceptique désolé ! La pensée de Pascal, en d'autres termes sa philosophie était donc en cause : cette circonstance était une nouvelle voix qui invitait les hommes de lettres à faire sortir